L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 10 MARS 1890. 63ème Année

Docteur de Bonnet,
Propriétaire Editeur

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 10 MARS 1890.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00
On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.	

EDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

MAINE
SES
ETC.
mbre

Des faits et des chiffres, en France.

Des faits et des chiffres ! M. E. Lecouteux en fournit dans l'*Agriculture pratique*, le quinzaine nantais. Gageons dit-il, la *République française* que plus d'un parmi nos confrères du libre-échange ne leur donnera aucune attention et n'en tiendra aucun compte, lors de nos prochaines discussions sur la révision de notre régime douanier. L'*Agriculture pratique* les a tirés du *Bulletin du ministère de l'agriculture*.

Elle rappelle les sinistres prédictions des adversaires des surtaxes sur les céréales et les bestiaux en 1885 et 1887. La France, disait-on, deviendrait le pays de la *cherté des subsistances*, et, par conséquent, le pays de la cherté des *produits fabriqués*. Elle serait donc en de très mauvaises conditions pour soutenir la lutte contre les autres nations manufacturières.

A ces prédictions, voici la réponse des chiffres officiels, chiffres "qu'il faut apprendre par cœur", dit M. Lecouteux :

Prix moyens annuels du blé.

Périodes de 1841 à 1880.	20 fr. 89	échelle mobile	
— 1881 à 1886.	22 " 28	droit de 0 fr. 60	
— 1881 à 1884.	20 " 42	—	3 fr.
— 1885 à 1887.	17 " 22	—	5 fr.

Ces chiffres disent assez haut que grâce aux taxes nécessitées par le terres vierges, grâce à la meilleure culture sur notre vieux territoire, grâce au bien être général, grâce aux moyens de communication, grâce surtout au régime de la paix, le commerce du blé de notre époque court, sur toute la pointe du glaive, à une moitié moins rémunérateur de cette année de première période. La disette n'est plus possible en France tant qu'il y aura du travail, tant que nous aurons une politique de paix qui assure faire bonne part à nos intérêts agricoles, industriels et financiers, à tout ce qui, en un mot, donne la force, inspire le respect et garantit à chacun le fruit de son travail.

Oui. Mais, répliqueront les libre-échangistes, la viande a augmenté. C'est ce que nous allons voir.

Rappelons d'abord le *quantum* des droits d'entrée perçus, par tête de bétail, à diverses époques, de 1833 à 1890 :

	1833	1843	1874	1881	1884	1887	Surtaxes
Bœufs	50	3	3.74	15	25	38	
Taureaux	30	3	3.74	8	12	12	
Vaches	25	1	1.25	8	12	12	
Génisses		1	1.25	1	2	2	
Veaux	5	0.25	0.31	1.50	4	8	
Moutons	3	0.25	0.31	2	3	5	
Porcs							

On disait aussi que les surtaxes de 1885 et, à plus forte raison, celles de 1887, détermineraient une hausse excessive du prix de la viande. Cette denrée alimentaire, devenue une denrée de première nécessité, ne serait plus, d'après les alarmistes, qu'un produit de luxe.

C'est le contraire qui s'est produit sur le marché de la Villette, par ce temps-ci les dates-limites de 1874 et 1885-1888, on a constaté les différences suivantes par kilogramme de viande :

	Bœuf.	Mouton.	Porc.
1875-1878	1.60	1.75	1.27
1885-1888	1.55	1.45	1.25

Voilà des chiffres et des faits. Les journaux destructeurs qui en demandaient, n'en tiendront aucun compte.

LE QUESTIONNAIRE DE LA COMMISSION DU CONSEIL SUPÉRIEUR DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE, EN FRANCE.

Le questionnaire si précis élaboré par la commission du conseil supérieur du commerce et de l'industrie, n'a pas eu l'heur de plaire à nos amis les libre-échangistes — fait observer le journal que nous citons plus haut. C'est qu'ainsi on ne paraît pas avoir pris soin de les consulter ; ce en quoi on nous semble avoir bien fait. Le journal le *Temps* est allé jusqu'à se demander "si le conseil supérieur a eu bien conscience de l'objet de l'enquête." Pour notre confrère, la question n'est pas de savoir l'opinion des intéressés sur le régime douanier actuel et sur celui qu'il faudrait lui substituer. Il n'appartient pas non plus, paraît-il, aux industriels de se prononcer sur l'opportunité de la dénonciation ou du maintien des traités de commerce. Ce qui importe, pour l'économiste du *Temps*, c'est que chaque industrie dise de quelles matières premières elle se sert ; si elle les tire de l'étranger, et pourquoi ; quelles différences se sont produites soit dans le prix de ces matières, soit dans les quantités employées depuis 1859 ; fixer ces prix et ces quantités en 1869, 1869, 1879 et 1889. Dans quelle mesure les droits de douane grèvent-ils le coût de ces matières premières ou protègent-ils efficacement le produit fabriqué ? Quelles transformations a subies l'outillage ? Quels changements sont survenus dans les salaires ? Préciser l'importance de la production et les prix de vente aux époques ci-dessus, etc., etc !

La *Tribune nationale* fait remarquer avec raison qu'un questionnaire ainsi conçu aurait bien étonné ceux qui l'auraient reçu :

En effet, dit ce journal, il n'est pas une seule de ces questions dont la réponse ne se trouve dans les documents officiels publiés par ce journal. Et ces documents mêmes sont stupéfaits en voyant que le *Temps* semble l'ignorer.

Il n'a qu'à ouvrir le tableau décennal du commerce de la France et les volumes annuels depuis 1859, et il y trouvera la réponse à chacune de ses questions, à deux ou trois près.

Il y verra quelles matières premières sont taxées, chaque année, et en quelles quantités ; il saura ouvrir les prix avec les variations dans les évaluations de la commission des valeurs de douanes, et cela pour tous les détails des marchandises de ces matières. Et quant à l'influence qu'exerce le droit de douane sur l'emploi de ces matières, on pourra répondre à *Temps*, qui semble l'ignorer, qu'il n'existe aucune, attendu que, pour les neuf dixièmes, les matières premières sont exemptes de droits de douane.

Et pour ses ventes à l'étranger, même chose. Les prix, à la sortie, sont fixés année par année, par la commission des valeurs, et il n'est nullement besoin d'adresser à qui que ce soit des questions à domicile. Les mêmes documents renseignent aussi sur l'importance des ventes et sur tout le reste (choses que notre confrère demande à connaître. Ces faits, des chiffres, des dates ! n'existent-ils. Eh ! tout-à-là, répondront-ils ; ouvrez ces volumes vous y trouverez toute notre enquête que vous désirez.

Caline a dit être que les grenouilles, par leur silence ou leurs croassements, annonçaient la pluie ou le beau temps.

Il entre au restaurant et demande entre lui serve des grenouilles.

On lui répond qu'il n'y en a pas d'accommodées.

—C'est bien fâcheux, réplique Caline ; je pars tout à l'heure en voyage, et j'avais voulu emporter avec moi quelque chose qui me donnât les signes du temps !

Après une première représentation. Mme de Sainte Gaël à l'auteur :

—J'ai été extrêmement impressionnée pendant le premier acte !

L'auteur épanoui :

—Vraiment ! Madame !

—J'avais perdu une boucle d'oreilles en brillants !! Heureusement, je l'ai retrouvée sous mon fauteuil !

Un pochard pénètre dans un petit café-concert :

—Allez vous-en, lui dit le patron ; il n'y a plus de place, la salle est pleine.

—Moi aussi, riposte l'ivrogne, moi aussi j'suis plein !

Et, sérieusement un bock sur un plateau que porte un garçon. Il avale le liquide d'un trait :

Puis, d'un air victorieux :

—Vous voyez bien qu'y a d'la place !

Un mot Non féminin.

Madame vu pour louer une maison :

—Ces fenêtres sont bien mal placées ; les voisins pourront voir tout ce qui se passe dans la maison.

—Si vous louez la maison, madame, le propriétaire fera murer les fenêtres.

—Mais alors comment faire pour voir chez les voisins ?

FEUILLETON.

LES Trois Amoureux DE GERTRUDE.

—PAR—

Mme STANISLAS MEUNIER.

(Suite.)

Les morts peuvent être galvanisés par des moyens physiques, les mourants par des secousses morales.... Gertrude avait bondi sur ses pieds, sa bouche s'était ouverte pour laisser échapper un cri..... Mais elle avait retenu le cri, et du souffle haletant qui s'échappait de sa poitrine convulsée, elle avait fait des paroles de félicitation :

—Monsieur Vallat, tous mes compliments : Mademoiselle est ravissante.... Mademoiselle, permettez-moi de vous serrer la main. Je sens que je vous aimerai beaucoup.

Sa voix était rauque, ses paroles entrecoupées. Mais les Lasparre ne connaissaient pas le timbre de sa voix, ni sa manière de parler, et Vallat était distrait. Elle avait un visage horriblement ravagé, mais elle relevait de maladie. Elle s'était dressée d'une singulière façon, mais c'était la brusquerie de l'empressement. Elle tendit à la fiancée une main glacée, mais que le gant protégeait.

—Mademoiselle est ravissante," ce compliment avait été si agréable à Caroline Lasparre, qu'elle embrassa Gertrude avec effusion. La pauvre enfant le lui avait fait sans ironie, n'ayant pas même remarqué la laideur de sa rivale, qui était massive et rouge-aude, avec de petits yeux et de vilaines dents. Sa douleur ne laissait sur elle aucune place à la jalousie, à l'amère satisfaction de trouver inférieure la femme préférée.

Bien qu'on l'en priât, elle ne reprit point son siège.

—Je suis moins souffle que je ne le croyais ; je vais rentrer. Jeanotais, monsieur Vallat, vous remercier d'être venu si souvent prendre de mes nouvelles. Adieu, mesdames.

Vallat lui offrit le bras pour la reconduire. Elle l'accepta parce que la force qui l'avait fait agir et parler pendant cinq minutes se retirait d'elle, et aussi parce qu'en ce moment même si terrible, elle cédait à l'attraction de l'homme aimé.

—Etes-vous rentrée chez M. de Fougère ? lui demanda-t-il dans le vestibule.

—Non.

—C'est votre place, pourtant, en attendant que vous vous asseyiez à un foyer qui sera le vôtre.

Elle leva vers lui ses grands yeux tristes de biche blessée à mort.

—Que voulez-vous dire ?

—Que votre mariage, sans doute, suivra de près le mien.

—Ah ! laissons cela..... Je n'y pense guère.

—Vous avez tort.

Gertrude grinça des dents ; ses mains se crispèrent. C'en était trop : la mesure débordait. Lui, Vallat, lui parler de mariage, à elle, Gertrude, qui voulait mourir !

—Adieu, fit-elle en dégageant son bras.

—Comme vous êtes étrange, dit-il en l'examinant d'un œil plus sérieux que d'habitude.

Mais elle n'était plus la biche blessée. L'air du dehors la ranimait, la tirait de la torpeur qui l'avait à moitié insensibilisée, lui rendait assez de vie pour que ses plaies saignassent et souffrissent. Afin d'empêcher ses larmes, seul cri d'angoisse, elle se raidissait, durcissait son visage comme un masque de pierre, froncait les sourcils, donnait à son regard un air de défi.

—Adieu ! répéta-t-elle, en se dirigeant vers sa voiture.

Mais elle ne put monter seule, et il dut la soutenir. Il lui prit la main.

—Vous avez bien de méchante humeur, je vous donnerai un bon conseil, qui sera même une prière : faites le bonheur de mon ami Flahaut, et vous ferez le vôtre en même temps.

Elle retira sa main violemment.

—Adieu ! dit-elle pour la troisième fois. Cocher, rue Lundi !

François Vallat rentra chez lui à pas lents, tout pensif.

Gertrude, emportée par son cabriolet, s'enfonçait avec rage sen mouchoir dans les yeux, étouffant les larmes qui s'échappaient à flots.

Quand elle fut dans sa rue, elle aperçut de loin, à leur fenêtre, les demoiselles Ruffin qui guettaient son retour. Elles se retirèrent précipitamment pour avertir Tridon que Gertrude trouvait dans l'escalier.

—Don venez-vous, méchante enfant ?

—Je grâce, laissez-moi, je suis bien lassé.

—Vous laisser ? non pas. Je fais demander Racot.

—Je vous le défends. Je suis nullement malade. Une idée m'a prise de sortir sans vous attendre. C'est fort peu aimable, j'en conviens. Mais voyez-vous, monsieur, je veux vous m'aimer, il faut m'aimer avec tous mes défauts.

Il était bien inquiet, le bon Tridon. Il avait vu sa petite Gertrude si douce durant sa maladie, et voilà qu'elle lui parlait presque impertinemment, d'une voix sèche et saccadée. Quand ils furent seuls en chambre, il resta stupéfait de l'expression navrée de son visage, de la grimace amère de sa bouche, du désespoir de ses yeux qui semblaient avoir pleuré sur sous les bonheurs perdus.

—Quel drame est-ce, enfant ? Qu'est-ce donc qui vous tient ?

—Quel drame ma pauvre tête ! se demanda-t-il. Qu'est-ce donc ?

Puis, tout à coup, il pensa à Vallat... Vallat, à qui seul elle avait donné son adresse. Vallat qui l'avait occupée des que son cerveau était redevenu lucide, Vallat, dont Flahaut, le matin même, lui annonçait les fiançailles !... Vallat, observateur, analyste et bâtisseur d'hypothèses par profession, se disait : "C'est là le coup qui l'a frappée ! Elle aimait ce Vallat. Elle veut garder son secret : laissons-la lui ! Pauvre enfant ! Sa douleur compagne s'exaspérera peut-être moins."

—Vous n'avez besoin de rien ? lui demanda-t-il.

—De rien, merci.

—Ma chère petite Gertrude, vous savez que je vous aime bien. Appelez-moi dès que vous me voudrez auprès de vous.

—Oui, oui, merci, dit-elle, en mettant son front contre les lèvres du vieillard.

Une fois seule, elle s'affaissa dans son fauteuil, devant la fenêtre ouverte.

Vers huit heures, Tridon se décida à frapper à sa porte. Elle ne l'entendit pas. Il entra, la vit encore avec son chapeau, pâle, les yeux fermés. Était-elle évanouie ? Il s'approcha avec précaution. Elle se leva, en poussant un grand cri.

—Ah ! vous m'avez fait peur.

—Venez dîner avec moi, pauvre enfant.

Elle se laissa entraîner. Le couvert était mis dans le cabinet de Tridon, qui avait commandé des mets délicats. Gertrude mangea avidement. Cela lui évitait de parler. D'ailleurs, son jeune estomac avait les boulimies de la convalescence, et son chagrin produisait sur elle le même effet qu'une course immense. Tridon, rassuré, se disait : "Elle n'a pas la fièvre."

Par moments, Gertrude regardait autour d'elle. Dans quelle paisible retraite s'écoulait la vie de Tridon ! .... Comme on était bien au milieu de ces livres !..... Et elle désira n'être qu'esprit, délivré du cœur et de la chair ! On approchait de cet idéal dans la vieillesse, et elle dit tout haut :

—Je voudrais être vieille.

—Patience ! cela arrivera si vous êtes bien sage.

—En attendant que deviendrai-je ?

—Nous en parlerons demain, mignonne. Ce soir, vous n'avez qu'à vous coucher. Vos yeux sont gros de sommeil.

C'était vrai. Elle dormit pendant quelques heures, profondément. En se réveillant, elle fut un instant à se souvenir. Elle chercha sa fenêtre dans la direction où elle avait coutume, rue de Sèvres, d'apercevoir un peu de clarté. Mais elle ne voyait que du noir. La tête lui tournait. "Où suis-je ?"

Tout à coup elle se dressa sur son séant, prit sa tête à deux mains, en murmurant avec une infinie douleur : "Mon Dieu ! mon Dieu !"

Elle se leva, alluma une bougie, consulta sa montre. Minuit et demi seulement. Oh ! était Vallat en ce moment.... Dans une fête ?.... Ce ne serait pas pour lui que dîners, soirées, bals. Peut-être revenait-il d'un spectacle dans une voiture doublée de soie, aux côtés de sa fiancée !.... La comparaison de leur joie et de sa douleur l'exaspéra. Elle se leva échevelée, délirante, courut à sa fenêtre qu'elle ouvrit, et fut tentée de se jeter sur le pavé de la cour..... Qu'importait qu'elle vécût ou mourût ? elle n'avait pas de mère à affliger !.....

Pas de mère à affliger ! Qu'en savait-elle ? Qui affirmerait que les âmes n'ont pas des yeux, comme le ciel des étoiles ? Et, en effet, n'était-ce pas un être invisible et cher qui lui jetait cette pensée pour qu'elle s'oubliât un instant dans la paix infinie de l'azur, dans les souffles frais de la nuit passant sur son front, dans le grand silence des êtres et des choses qui goûtent leur meilleur repos, aux dernières heures de la nuit ? A l'aube, elle regagna son lit, soulagée par des larmes faciles, abondantes.

Elle en avait encore les yeux humides lorsqu'elle s'assoupit. Elle ne se reposa pas. La cruelle question de son avenir lui procurait des rêves plus obsédants que la réalité. Elle fut réveillée par la voix de Tridon qui lui demandait à travers la porte si elle se portait bien.

—Très bien ! cria-t-elle en prenant un ton joyeux.

—Avez-vous besoin de moi ?

—Pas pour l'instant... Tantôt, sans doute.

—Je vais au Muséum. Nous déjeunerons ensemble à midi, si vous le voulez bien.

Elle fit sa chambre et sa toilette avec une extrême minutie, cherchant dans ces soins matériels une distraction à ses pensées. Puis elle se mit à sa table. Elle eut vouin écrire, mais écrire à qui ?.... Elle essaya de dessiner, elle avait la main faible et tremblante, et se sentait un immense dégoût de toutes les occupations qu'elle avait aimées. Elle retourna près de la fenêtre, dans son fauteuil, et elle commençait à s'abandonner à ses folles imaginations, lorsqu'un pas d'homme sur le palier lui fit prêter l'oreille. On frappa d'abord une deux fois à la porte de Tridon, puis on vint à la sienne. Elle hésita à donner signe de vie ; enfin elle se dit, perdant la tête : "Si c'était Vallat !...." Elle courut ouvrir et se trouva en présence de M. de Fugère. Elle recula effarée jusqu'au milieu de la chambre.

—Vous !.... vous !.... balbutia-t-elle.

—Je viens vous demander pardon.... Je voulais prier M. Tridon de me présenter. Il n'est pas là. Vous sachant si près, je n'ai pu résister au désir de vous voir.

Comme il s'avançait, elle reculait encore, jusqu'au mur. La main appuyée sur la commode, le front dur, elle se tenait sur la défensive.

Il reprit :

—Nous avons été inquiets hier. M. Tridon nous avait promis de vous amener dîner.

—Divaguer-vous ? ou suis-je folle ?

—Comment, M. Tridon ne vous a pas dit ?

—Quoi ?

—Que nous avons, ma femme et moi, vécu tout à côté de vous, pendant votre maladie ?

—Votre femme ?.... Elle est d'humeur évangélique.

—Je mérite votre dureté et vos sarcasmes, fit-il avec humilité ; je fors partie de mon expiation. Dites-moi, vous n'avez pas été souffrante hier ?.... Vous êtes plus défaite qu'il y a quinze jours dans votre lit. Tridon me permettait de vous regarder de la porte pendant que vous dormiez.... Je voulais venir hier au soir ; mais Mme de Fugère m'a fait observer qu'en cas d'accident, Tridon aurait été prévenu, et je n'ai pas osé la quitter.

Gertrude le considérait avec étonnement, le trouvant si différent de lui-même. Sa voix était comme brisée, plus basse, moins timbrée qu'autrefois, haletante. C'était un vieillard, un malade.

—Asseyez-vous, lui dit-elle, en prenant elle-même un siège. Vous ne semblez pas solide.

—Mme de Fugère, reprit-il après un silence, viendra vous chercher. J'espère que vous ne refuserez pas de la suivre.

—Si ! répondit résolument Gertrude.

—Que comptez-vous donc faire ?

—Me marier, dit-elle d'un air de défi.

M. de Fugère se leva, trébuchant, ivre, livide, l'écume à la bouche. Elle se dressa aussi, et comme il lui barrait la porte, elle courut à la fenêtre :

—Ah ! ne m'approchez pas, et quitter ces allures de fou, ou j'appelle au secours ! .... Voyez, on m'entendra : il y a des voisins aux fenêtres.

Elle dit cela tranquillement, avec un demi sourire.

—Je craignez rien.. Vous me tuez !..

—Ne pouvez-vous vivre que coupable !

—Oui !

Il fit le mouvement de se jeter à ses genoux.

—Les voisins, dit Gertrude.

—C'est vrai ; nous sommes comme dans la rue, et je ne veux plus de scandale.... J'avais le délire, quand je vous insultai, au Bois de Boulogne.... Je ne suis pas un homme dénaturé..... J'ai des enfants dont je respecte l'innocence, qui l'avenir, un passé qu'il serait stupide et criminel de salir.... Ce n'est pas à Paris qu'on a une fille comme vous par la force. Donc, pas de scandale....

—A la bonne heure !....

—Discutons froidement..... Mais reprenez votre place, il peut que vos parents, qui m'échappent par la fenêtre.... Vous voulez vous marier..... Avec qui.....? François Vallat est le fiancé de Mlle Lasparre.

Gertrude, à son tour, perdit toute mesure. Elle avait avec son cousin plus d'un trait de ressemblance. Elle eut les mêmes emportements dans la passion, la même force de dissimulation, le même mépris de la morale convenue, la même impatience de la douleur.

—Bourreau ! lui cria-t-elle.

M. de Fugère a son tour riposna :

—Ah ! ah ! l'amour rend juste !....

—Oui !.... Vous êtes le seul avec qui je conviendrai de ma misère.... Vous m'avez fait trop de mal : j'ai cru, je me suis dénoncée..... Mais sachez aussi ce que j'ai d'orgueil : j'arracherai cet amour de mon cœur ; je vivrai et je serai heureuse !

—Oui, tu vivras, car tu es jeune !.... Mais tu ne seras pas heureuse. Tu feras comme moi un mariage sans amour, et tu souffriras toutes les tortures de l'enfer.

—L'homme dont j'accepterai la protection est si beau et si bon, que je l'aimerai.

—Malheureuse ! tu penses à Raymond Flahaut.

—Oui.

—Je lui dirai tout.... que tu es folle de ce sculpteur.

—Lâcheté bien inutile, car je saurai me confesser moi même.

—Il n'osera t'épouser.

—Je n'ai rien fait dont un mari puisse s'offenser.

—Gertrude, ma petite Gertrude, oui, je suis un lâche !.... Mais si tu savais ce que j'endure..... Ta passion n'est rien auprès de la mienne. Ais pitié, je suis vieux, je suis laid, je suis isolé dans le monde, sans une âme qui sympathise avec la mienne. Je mourrai bientôt.... Je meus depuis quelque temps une vie trop affreuse.... Aie pitié, attends que je sois mort pour te marier.... Je ne pourrais te savoir, moi vivant, aux bras d'un autre.... Non, non, tu ne souffres pas comme moi.

—Ah ! vous croyez ?.. Je suis pourtant bien malheureuse, bien jalouse..

—Gertrude, aie pitié !.... Tiens ! nous quitterions Paris tous deux.. Je trouverais un prétexte pour m'absenter.. Nous irions dans les beaux pays sans hiver habiter une maison blanche au bord de la mer.. Je te ferais riche ; je me priverais de pain pour te couvrir de diamants, et je ne te demanderais en échange que de me laisser coucher à tes pieds comme un chien.

Elle haussa les épaules avec une indicible expression du dégoût.

—Faites attention, M. Tridon ne tarderà pas à rentrer.

Il baissa sa voix.

—Promets-moi de ne pas te marier.

Elle secoua la tête.

—Au moins de ne pas te marier maintenant.

Nouvelle dénégation.

—Mais parle ! parle donc !.... Tu n'osers pas le prononcer, ce refus ; tu vois bien que tu as affaire à un homme désespéré, capable....

—De quoi ? ....

—De se tuer.

—Ah ! soupira-t-elle avec un immense accablement, je voudrais bien avoir un tel courage !....

Il crut qu'elle raillait.

—Tu voudrais bien surtout que je le fisse comme je le dis. Tu serais satisfaite. Mais écoute ! Je te laisse ma malédiction. Je la jette sur toi, sur ton mari, sur tes enfants !.... Tu n'aimeras pas ton mari ! tu le tromperas !.... Tes enfants seront des bâtards ! ....Tôt ou tard tu tomberas dans les bras du sculpteur. Je te connais, ma fille : tu as l'esprit violent, le sang ardent !.. Tu ne renonceras pas à l'homme que tu t'es choisi, et tu traverseras dans l'assouvissement le supplice que j'ai subi dans le désir.

Il était hideux. Ses yeux injectés lui sortaient de la tête. Ses mains battaient l'air avec des gestes fous. Gertrude fut épouvantée plus que dans le guet-apens du bois de Boulogne. Elle se sentait prête à s'évanouir. Tridon, heureusement, montait l'escalier. Le bruit d'une voix menaçante lui fit hâter le pas. Depuis la maladie de Gertrude, il gardait une clef de sa chambre. Il entra. Son regard dégrisa M. de Fugère, mais l'acheva. Le malheureux sortit en trébuchant. Il était comme un homme à l'agonie ; il n'entendait plus ; il y avait un nuage sur ses yeux. Il se heurta contre un mur, ne sentit pas le choc. Tout son corps était froid, et l'air lui semblait plus froid encore, comme celui qui sort des caveaux.

Un cocher qui passait à vide lui fit signe de monter dans sa voiture, et l'aida, le voyant si débile, à s'y installer.

M. de Fugère se ranima un peu pendant le trajet. Sa femme était absente ; mais Mathilde et Marie accoururent à son coup de cloche.

—Tu es malade ? dit Marie.

—Ce n'est rien. Je vais me coucher, et je serai guéri.

Il s'assit sur un canapé, fit signe à ses filles de se mettre auprès de lui.

Leur prenant la taille, il les étreignit avec tendresse. Surprises de ces manières auxquelles elles n'étaient pas accoutumées, elles lui passèrent le bras autour du cou, et c'était un groupe touchant que celui de cet homme pâle et sombre avec ces deux jeunes filles fraîches et gaies.

—Y a-t-il longtemps, leur demanda-t-il, que vous n'avez vu MM. Lafoncade et Humbert ?

—Mais non, papa, tu sais bien qu'ils ne manquent aucun mardi.

Gertrude l'avait demandé au père de Raymond, le jour du vernissage, une œuvre exquise de François Vallat, une Flore. En l'absence du sculpteur, ils avaient chargé plusieurs courtiers de leur chercher une statue du jeune maître. La coûteuse campagne des commissionnaires dura longtemps. Gertrude, qui ne connaissait pas cette Flore, en devina pourtant l'auteur, et son émotion fut si grande qu'elle s'évanouit à moitié.

Raymond la prit éperdument dans ses bras pour la soutenir :

—Ah ! mon amie, qu'avez-vous ?

Elle s'efforça de sourire :

—Rien ! la tête me tourne.... Ce sont les fleurs, sans doute.

Le jeune homme l'emporta dans le jardin, la mit sur un banc et s'agenouilla devant elle, tenant ses mains devenues froides.

La passion le transfigurait. Tout ce qu'il y avait de tendresse, de bonté, de loyauté, d'abnégation dans sa belle âme, se faisait jour à travers ses yeux, rayonnait sur son front un mystérieux rayonnement. Gertrude sentait qu'il lui offrait sa vie, et elle fut réchauffée par le contact, par les regards du jeune homme. Son cœur s'épanouit ; elle lui dit d'une voix profondément émue :

—Comme vous êtes bon !

—Ah ! Gertrude !.... Gertrude !.....

Il allait ajouter :

—Je ne suis pas bon, je vous aime, voilà tout.

La prudence l'arrêta. Elle l'était aussi encore rétrospective, la pauvre bien aimée ; il fallait lui éviter toute émotion, et il lui demanda seulement :

—Vous sentez vous mieux ?

—Tout à fait bien..... Relevez vous donc et asseyez-vous près de moi.... On est si bien à cette place !

Août finissait ; le temps—à cause du changement de la lune, disent les gens de la côte—était froid, couvert ; la mer grosse ; mais le château faisait par sa masse un abri à cette partie du jardin, d'autant plus que les deux ailes, fortement avancées sur le principal corps de logis, laissaient entre elles un renfoncement orienté au midi où, en automne, régnait la plus douce température.

La serre en occupait une partie, mais il restait, devant la paroi vitrée, un espace également protégé, avec des sièges et des tables. La serre regorgeait de camélias, de rhododendrons, d'orchidées, de palmiers, de bananiers. Un bassin d'eau tiède nourrissait les poissons rouges et bleus ; des nénufars, des *victorias régia* et un superbe *lotus* grandissaient triomphalement sur cette eau dormante, laissant qu'il coule dans les forêts tropicales.

L'été, on ouvrait les châssis, et le parfum des roses des grands parterres à plein ciel se mêlait aux âcres senteurs des *cerres* en fleurs. En moment où Raymond s'assyait à côté de Gertrude, le ciel sombre depuis le matin s'éclaircit ; il y eut une trouée d'azur au-dessus de leurs têtes ; le soleil fit resplendir le paysage et étinceler le granit encadré de briques du château. Les roses s'ouvrirent sur la terre égayée ; l'air fut embaumé. Des alouettes chantèrent, se couchèrent ; c'était une autre musique, celle de l'eau s'égrenant sur les larges feuilles, murmurant dans les vasques, frémissant dans les conduits. Et tous ces bruits légers, ces parfums, ce coin de ciel bleu, ce vivifiant soleil étaient d'une douceur amoureuse. Les corps se détendaient, les âmes se dilataient.

—Il n'est rien au monde de plus beau que les roses, dit Gertrude.

—Je veux, répliqua Raymond, qu'il y en ait à perte de vue sous vos fenêtres. Le printemps prochain, ce sera de ce côté un cordon de pétales, pour faire pendant à l'océan glauque.

—Le printemps prochain ! répéta Gertrude devenue rêveuse.

—Le printemps prochain, et tous ceux qui suivront ; et si vous aimez tant les roses, Gertrude, nous irons les chercher l'hiver, dans les pays que ne visitent point les vents glacés.

Le front de la jeune fille était soucieux. Quoi donc ! Raymond se croyait-il déjà des droits sur elle qu'il lui était ainsi leurs deux destinées ? Mais une réflexion la rasséréna ; n'était-elle point la pupille du père de Raymond, et Raymond, par conséquent, le cousin-et-il se considérait comme son frère ? Sans doute. Pourtant, au fond, elle ne s'y trompait pas. C'était bien un cri d'espoir qui était échappé au jeune homme. Il avait laissé parler tout haut son rêve bienheureux.

—Gertrude, dit-il, vous allez être bientôt guérie, n'est-ce pas ? Vous serez forte. Vous ne me ferez plus peur avec vos effarements. Vous êtes d'airain.

—Je veux que la crise de tantôt soit la dernière. Je le veux.

Elle appuya sur *je veux* en fronçant les sourcils, signe chez elle d'une grande résolution.

Et pour se prouver son empire sur elle-même, elle se retourna vers la serre, chercha la Flore, qu'elle aperçut émergeant des feuillages, et dit :

—Elle est adorable, la jeune déesse, comme tout ce que fait François Vallat.

Sa voix ferme et bien timbrée avait, en prononçant cette phrase, le ton le plus naturel.

Gertrude étant en deuil de M. de Fugère, M. Flahaut n'adressait pas d'invitation à ses amis. Il pouvait dependant donner d'admirables fêtes dans ses beaux jardins, dans ses salons décorés avec une richesse pleine de goût.

—Comme Gertrude en ferait bien les honneurs ! disait Raymond. Elle est née princesse.

—Ce sera pour l'hiver prochain, dans votre hôtel.... Eh bien ! mon garçon, ta cour avance-t-elle ?

—J'adore, tout simplement.

—Et tu ne le dis pas ?

—A quoi bon ? C'est une fée qui lit dans les cœurs.

—Enfin, tu me préviendras lorsqu'il faudra faire la démarche officielle.

—Dès que nous serons certains de son rétablissement. En attendant, il lui faut une quiétude absolue.

Tant de soins avaient leur récompense. Gertrude reprenait des forces rapidement. Les bains de mer lui faisaient un bien infini.

Raymond avait acheté un canot à voile d'un acajou léger et élastique qui volait sur la mer comme une mouette, et il faisait avec son amie d'interminables promenades, aimant surtout les journées fraîches où le vent, gonflant toute la toile, les emportait avec une vitesse vertigineuse, où le ciel, chargé de nuages, rendait les eaux dramatiques et changeantes, noires par place comme de l'encre, moirées plus loin, écumeuses sur la crête des flots, et dans la profondeur de ceux-ci, éclairées de lueurs phosphorescentes, qui semblaient venir des gouffres.

Et Raymond admirait l'intrépidité de Gertrude.

Elle se faisait un jeu de tomber du haut d'une grande vague dans les profonds vallons de la mer agitée. Jamais elle ne trouvait que la terre fut trop loin. Raymond, le premier, songeait au retour. Il sentait tout seul à la manœuvre, car il était fort et adroit. Gertrude tenait le gouvernail. Ils causaient gaiement, comme autrefois, dans le salon de M. de Fugère. Ce grand air, ce violent exercice, cette camaraderie avec un homme spirituel et bon rendaient Gertrude aussi heureuse qu'on peut l'être avec un point douloureux au cœur que l'on ne sent qu'en y touchant.

Le petit port de Dives était leurs lieu de départ et d'arrivée. Un panier attendait au rivage, et, quand ils rentraient, ils les trouvaient les attendait. Gertrude conduisait, s'amusant à descendre du château au galop, à y remonter dans un trot soutenu.

La terre n'était point dédaignée des deux jeunes gens. Tant que Gertrude n'eut pas repris toutes ses forces, il sortirent en voiture. Leurs compagnons étaient de la partie. On prenait le landau : les deux Flahaut et Tridon, en peu serrés sur la banquette de devant ; Mlle de Fougeroux et Gertrude au fond, mollement accotées sur des coussins. Et l'on courait les routes. Elles étaient délicieux que celle qui va d'Houlgate à Honfleur, montant sur les falaises, s'enfonçant sous des ombrages de parcs, ou suivant les dunes couvertes d'herbes maigres. Souvent aussi on parcourait la forêt de Touques.

Gertrude aimait le mouvement berceur de la voiture, elle s'engourdissait, ne vivait que par les yeux, l'âme endormie. Parfois un cri d'admiration inconscient lui échappait : c'était la mer qui apparaissait au détour d'une route, ou bien à travers les branches tordues de vieux pommiers aux troncs moussus ; c'était, dans une clairière de la forêt, une lande couverte de bruyère rose et bleue ; les grands arbres jaunis et roux : une source s'épandant sur l'herbe ; c'était encore le silence solennel, piqué de l'appel mélancolique du coucou ; dans le soleil, la vibration des bourdonnements d'insectes ; c'étaient les prairies, si vertes, où paissent, tranquilles et pensifs, de grands bœufs.

—Que c'est beau ! qu'on est bien ! disait-elle.

Elle entendait vaguement la causerie de ses amis, et ces voix sympathiques calmaient ses nerfs comme le doux paysage normand.

Vers la mi-septembre, ayant le corps solide et la tête bien d'aplomb, elle monta à cheval. Raymond, écuyer impeccable, lui donna des leçons. Comme elle n'avait peur de rien, elle fut une merveilleuse élève, et se passionna pour les courses à bride abattue. Sur son cheval l'emportait à toute vitesse, elle éprouvait les mêmes sensations que lorsque sa barque bondissait sur les vagues écumantes, poussée par un grain.

Elle revenait de ses promenades maritimes ou terrestres avec un grand appétit et une merveille à la table splendidement servie de M. Flahaut.

Dans la douce intimité où vivaient les habitants du château, on donnait des fauteuils aux deux dames, à la mode d'autrefois. Elles étaient l'une en face de l'autre, présidant le festin : Flahaut père et Tridon aux côtés de Mlle de Fougeroux ; Raymond à la droite de Gertrude. Ordinairement la jeune fille avait à sa gauche un sixième convive, un voisin de campagne, royaliste enragé, ancien garde du corps de Charles X qui ne pouvait le passer de ces républicains de Flahaut. C'était lui qui, avec le maître du logis, menait tout le bruit de la conversation, parlant chevaux et politique, se querellaient.

Tridon était le préféré de Mlle de Fougeroux qui, renonçant à mêler son filet de voix au grondement des deux adversaires, se faisait dévoiler par l'aimable savant les secrets de la botanique. Elle aimait tant les fleurs qu'elle jugeait ; elle y voyait de si mystérieux détails, y devinait une si merveilleuse organisation ! Et Tridon, prenant dans la jardinière de la table une rose, un lis, du réséda, lui racontait des choses extraordinaires.

—Ah ! lui disait-elle, quand je serai à Paris, j'irai au cours du Muséum. Que c'est beau la science ! et comme j'en veux à mon père et à ma mère de ne pas m'avoir fait étudier.

Gertrude et Raymond étaient plus sérieux ; Gertrude mangeait, Raymond la servait, cherchait à lui frôler les mains ou à recueillir un sourire.

—Après le dîner on montait au salon de Mme Flahaut, où les jeunes gens passaient vraiment la